

## La promesse

Texte paru dans le catalogue *BOEKEN BOOKS* publié à l'occasion d'une exposition monographique au Stedelijk Van Abbemuseum à Eindhoven, 1991

On parle beaucoup des tableaux. Mais les tableaux se taisent. Si aucun mot ne nous avait échappé devant les tableaux, s'il n'y avait eu aucun texte parlant des tableaux, les aurions-nous jamais perçus? Les tableaux se seraient-ils jamais montrés en dehors de toute discussion?

Cette question s'impose, compte tenu de l'immense corpus de textes qui entoure aujourd'hui les tableaux. Et surtout parce que l'on a compris qu'aucun mot n'a jamais rendu un tableau plus beau, mais aussi qu'aucun mot n'a pu égaler la beauté d'un tableau. Cette limite du langage a rendu le mot suspect par rapport au tableau. Mais le discours devant les tableaux n'a pas cessé pour autant. Ce texte s'inscrit dans cette discussion. J'affirme que la relation entre le tableau et le texte ne peut pas être dissoute. Le contrat entre le tableau et le langage, aussi rompu qu'il puisse paraître aujourd'hui, ne peut être rétabli que par un langage qui assume à nouveau le tableau comme lieu de monstration, comme lieu de sa propre exposition.

Le langage est la limite devant le tableau. Il confine au tableau, il conduit devant le tableau. Là, à cette limite, le langage s'offre à ce qu'il nomme. Il exprime et, par le dit, se donne à la chose dite qui se montre alors. Le tableau est un don de la parole. Le langage dont il est ici question s'adresse aux choses, il se promet aux choses. Il se promet à ce qu'il nomme. Cette promesse signifie: «tu es», mais également: «tu es ici et tu es maintenant». Ce qui a été énoncé se montre au lieu convenu, il se montre comme l'imprononçable. Le langage qui admet les tableaux est un langage qui nomme. Il dit les noms. Il dit *arbre*, dit *rose*. Dans le nom, le langage assume la liberté de ce qu'il nomme. Voilà l'écart par rapport au concept qui veut s'accaparer les choses, qui ne connaît pas d'images, mais seulement des signes. Le langage responsable ne peut pas juger parce qu'il ne parle pas *sur* ce dont il parle. Mais il offre, parce qu'il se promet à ce à quoi il s'adresse.

«Sois», dit l'artiste, et le tableau est, et l'artiste voit que cela est beau. L'acte créateur est un mot prononcé. Ce mot appelle ce qui est dit à se montrer. Mais le tableau se montre ou ne se montre pas. Le caractère absolu de son être ou de son non-être renvoie au danger dans lequel se trouve l'artiste lorsqu'il prononce le mot créateur. L'artiste perd ou gagne avec le mot qu'il ose prendre sur lui. Ce n'est pas par son aptitude manuelle qu'il perd ou qu'il gagne, car ses mains sont lourdes du contrat énoncé ou alors elles sont accordées.

Le tableau est initié par le Verbe, il est libéré par celui-ci. Cette conception du tableau se réfère au dogme de la révélation: le Dieu de la chrétienté se révèle dans le Verbe et non dans l'image. Le rapport de l'Occident avec l'apparition sensible du monde est conditionné par cette théorie de la révélation. Seul celui qui tient compte de cette influence peut comprendre la conception occidentale du tableau. L'exigence d'autonomie de l'image comme lieu de la révélation originnaire se réfère aux cultes préchrétiens et se trouve aujourd'hui en contradiction avec la réalité devenue historique et la vision du monde qui en résulte.

«Que la lumière soit.» Le Verbe initie le monde perceptible par les sens, «et la lumière fut». La Genèse est la référence présomptueuse, l'accaparement prétentieux de l'artiste qui voit une analogie entre son acte de création et la création divine: son œuvre est également issue de la parole.

Le rapport entre la parole et l'image est particulièrement évident dans le dogme chrétien du sacrement. Nous parlons ici de la Cène. Durant l'eucharistie, le prêtre récite les paroles de la Bible. Dans «*Hoc est corpus meum*», la miche de pain se transsubstantie en corps du Christ. La parole de Dieu délivre le pain de ce qui le rattache à la matière d'ici-bas et lui permet de se transmuier en présence du Christ. Le pain accomplit lui-même cette transsubstantiation. La parole

fonde la possibilité, elle donne à la chose à laquelle elle s'adresse, à la chose qu'elle énonce, la liberté d'être autre, suivant sa mesure, la mesure de la parole. Le Verbe est parole divine. Il promet la liberté à la chose à laquelle Il s'adresse, à la chose qu'Il énonce. Il n'est pas une formule magique, car Il n'est pas un moyen en vue d'une fin. Notre rapport occidental au tableau se fonde sur le miracle perdu, une image devenue aveugle, dont l'Église fait dimanche après dimanche la démonstration devant des fidèles embarrassés. La question de savoir si ce devenir-image peut à nouveau se produire reste ouverte. À distance prudente des sacrements, l'artiste se permet de comprendre chacun des tableaux qu'il a créés en analogie avec ce qui advient dans le sacrement. La conviction de rencontrer dans le tableau un monde transcendant, oui, la conviction qu'un tableau montre une signification et pas seulement un assemblage de matériaux se réfère à la révélation dans le sacrement, à la transsubstantiation de la matière en esprit qui s'y produit. La liberté qu'a la matière de pouvoir devenir signification est due à la parole. Les choses sont prises dans la parole et se montrent à partir d'elle, délivrées comme tableaux. Elles doivent leur existence à la parole. Non pas à la parole autoritaire mais à la parole indulgente. Car la parole leur donne la liberté d'apparaître, de se montrer dans leur éclat et leur apparence (*scheinend*). Parler du primat de la parole est présomptueux, compte tenu de la liberté absolue et illimitée que la parole donne à ce qu'elle dit. Car la parole renonce à elle-même en nommant, elle se sacrifie dans l'acte de dire. L'apparition sensible du monde doit son existence au sacrifice de la parole.

Mais il n'en est pas ainsi de tous les langages. Il ne s'agit pas du bavardage ni du langage qui débat du monde par le biais de concepts. Il s'agit du langage des noms. Ce langage aborde un rapport au monde familier mais devenu étranger. Nous parlons encore ce langage en marge de notre vie. Nous donnons à nos enfants un prénom, nous leur donnons même parfois un nom de baptême et avons pour cela recours au sacrement du baptême. Le baptême initie à l'Esprit qui descend sur le baptisé dans la donation du nom. Le sacrement du baptême célèbre la force initiatique du mot qui fait apparaître l'Esprit dans l'attribution du nom.

Il est ici question des tableaux et de leur rapport au mot, à la parole. Ce rapport est déterminé par le dogme chrétien de la révélation. Celui-ci voit la totalité du monde sensible comme fondé par le Verbe. C'est pourquoi la mission de création a été transmise à l'homme qui parle. Même si notre utilisation actuelle du langage au sens de cette mission a été pervertie, nous continuons à être déterminés par le langage dans notre rapport à ce que nous voyons. Malheureusement, nous constatons que notre langage se dresse devant ce qu'il dit et masque ce qui est dit, qu'il veut même s'en saisir et s'y substituer. C'est pour cette raison que notre langage court le danger de ne plus se parler qu'à lui-même. Il est à peine encore en état de transmettre ce qu'il dit. Notre langage devient toujours plus insignifiant parce qu'il perd de plus en plus la possibilité d'avoir un contenu. C'est pour cela que nous renvoyons ici à un langage qui, en parlant, s'offre à ce à quoi il s'adresse. Ces remarques sont prononcées à l'occasion d'une exposition de tableaux. Un peintre parle. Il exprime la conviction que le langage peut être sauvé de lui-même dans le rapport aux tableaux – qui, lui, admet toujours moins le langage –, ou plutôt que nous ne pourrions préserver les tableaux qu'à travers l'utilisation responsable du langage.

Cette tentative est entreprise à une époque où les tableaux sont considérés et assumés comme de l'art. Au moment historique où le rapport aux tableaux se libère des attaches du culte religieux et de son iconographie, un autre récit prend la responsabilité du tableau□: le tableau est déclaré comme étant de l'art. À une époque récente – intimement liée à ce changement –, l'acte de nommer, d'appeler une chose à accéder à la liberté de l'art, a été explicitement mis en avant. On constatera que le caractère initiatique du mot a été repris. La liberté à laquelle la chose nommée était appelée, était la liberté que l'art avait à donner. Ce qui est ainsi nommé doit sa liberté au fait d'avoir été désigné comme de l'art, mais demeure sous la responsabilité de celui-ci. Le texte que l'art s'attribue avec le temps n'est pas un texte révélé, mais un texte discursif, réflexif, un texte théorique, historicisant, et il est fixé sur l'objet qu'il décrit et qu'il s'attribue. C'est pourquoi le texte n'est compréhensible que par l'apparition de ce qu'il nomme et c'est en nommant qu'il se montre.

Il y a eu de nombreuses tentatives de séparer le texte des tableaux. Elles n'ont fondamentalement enfanté que des démons. Le texte qui se pose comme autonome face à ce qu'il nomme se prive de la possibilité de se libérer et de se montrer dans la liberté de ce à quoi il s'adresse. Une part importante de l'esthétique philosophique s'est ainsi souvent refusé la liberté. À l'inverse, les œuvres qui déniaient l'assentiment de la parole sombrent dans le maniérisme. La peinture en est un exemple.

Soulignons que l'art, dans son assentiment à ce qu'il nomme, ne pouvait pas assumer la responsabilité de cette liberté que la parole biblique avait initiée. L'art ne se montre pas dans des paroles révélées. Il lui manque la prophétie du sacrifice. L'art ne pouvait accorder à l'œuvre qu'autant de liberté qu'il pouvait en exiger de lui-même dans sa confrontation discursive avec les conditions sociales. La liberté qu'il pouvait donner était à la mesure de la liberté qu'on lui avait accordée. L'art n'était pas en mesure de libérer lui-même ce qu'il nommait, il ne pouvait s'en remettre à son assentiment, c'est-à-dire qu'il n'était pas en mesure d'assumer une responsabilité réelle, effective.

La réalité de ce que l'art assumait restait comprise en lui. L'art ne pouvait accorder aucune liberté, il ne pouvait pas s'en remettre à la liberté de la chose nommée, il accordait seulement à la chose dite un espace libre.

Ce dilemme a défié les esprits épris de liberté de notre siècle. Ils ont trop vite cru qu'ils devaient libérer les tableaux de l'assentiment, de la responsabilité du mot, de la parole. Ainsi la négation est-elle le trait caractéristique du modernisme. Le refus s'adressait au mot. La dénonciation du caractère figuratif est pour cela symptomatique. Car ce que nous identifions, l'arbre, l'homme, doit son existence au mot. Les choses sont identifiables parce qu'elles reçoivent dans leur nom *arbre*, *homme* la liberté d'être et de paraître. Le refus de la réalité donnée, le non catégorique, est devenu l'impératif du modernisme. Le modernisme attendait la révélation non dans la religion ou dans le rattachement au passé, mais dans la séparation. Duchamp n'a répondu à aucune question. Ad Reinhardt a tissé, autour de son œuvre presque totalement hermétique, l'art en un texte qui se refuse à tout. L'œuvre de Magritte *Ceci n'est pas une pipe* est également un exemple, bien qu'exotique, de cette attitude. Par le refus de la parole, les tableaux se sont appauvris, ils ont disparu à mesure qu'ils se sont refusés au mot.

Une fois pris dans la parole et libéré de la parole, le tableau a besoin d'un assentiment ininterrompu. Dans le cas contraire, il sombre à nouveau dans la matière sans éclat. «Regardez comme il est devenu beau», dit-on. L'appel conduit l'appelé à se montrer. Avec l'apparition d'une œuvre, un commentaire sans fin commence. Le texte naît autour de l'œuvre. Non seulement le texte écrit qui s'y réfère, mais également un verbiage, un murmure, une conversation indistincte. Cette conversation peut aussi bien faire apparaître que disparaître le tableau. C'est pourquoi il est important de distinguer dans ce bavardage le langage qui libère le tableau et d'entendre la parole pleine de sollicitude qui attribue au tableau le lieu qui lui est propre. Cette parole dit: «Tu es Ici et Maintenant.»

Ainsi, une autre conception de la signification du tableau se présente. La signification d'un tableau est fondamentalement celle que nous lui attribuons. Mais il ne s'agit pas d'une signification que nous subordonnons à la monstration; la signification est le lieu de la monstration du tableau que nous indiquons. Le texte est relation. Il est le lieu dans la relation dans laquelle le tableau est engagé. Le langage crée le fondement du tableau, il accorde l'espace, il libère le lieu dans lequel la monstration du tableau se produit. La signification d'un tableau réside dans sa propre désignation du lieu qui lui est attribué et à partir duquel il se montre.

Nous avons exigé ici la tâche responsable du langage à l'égard des tableaux. Mais les paroles ont été prononcées, elles n'ont pas argumenté. Elles sont loin de la démonstration. Ce langage ne peut pas débattre, il peut seulement dire. Il ne connaît pas le jugement, pas même celui qu'on porte sur lui. Cela le rend vulnérable. Ce langage se réclame de la parole prononcée. C'est ainsi qu'il parle. Il retentit, il est voix, puis il expire pour s'offrir à la chose dite. La parole prononcée est un souffle qui sort de notre bouche et qui, disant, se dissout sitôt dite. Le mot disparaît et renaît

dans ce qu'il nomme et alors il n'est plus un mot mais ce qui se montre. Ce qui est dit doit son existence au souffle qui lui a insufflé la vie. La réalité doit son existence au sacrifice du mot.